

Panorama des revues médico-littéraires à l'Entre-deux-guerres

Martina Diaz Cornide

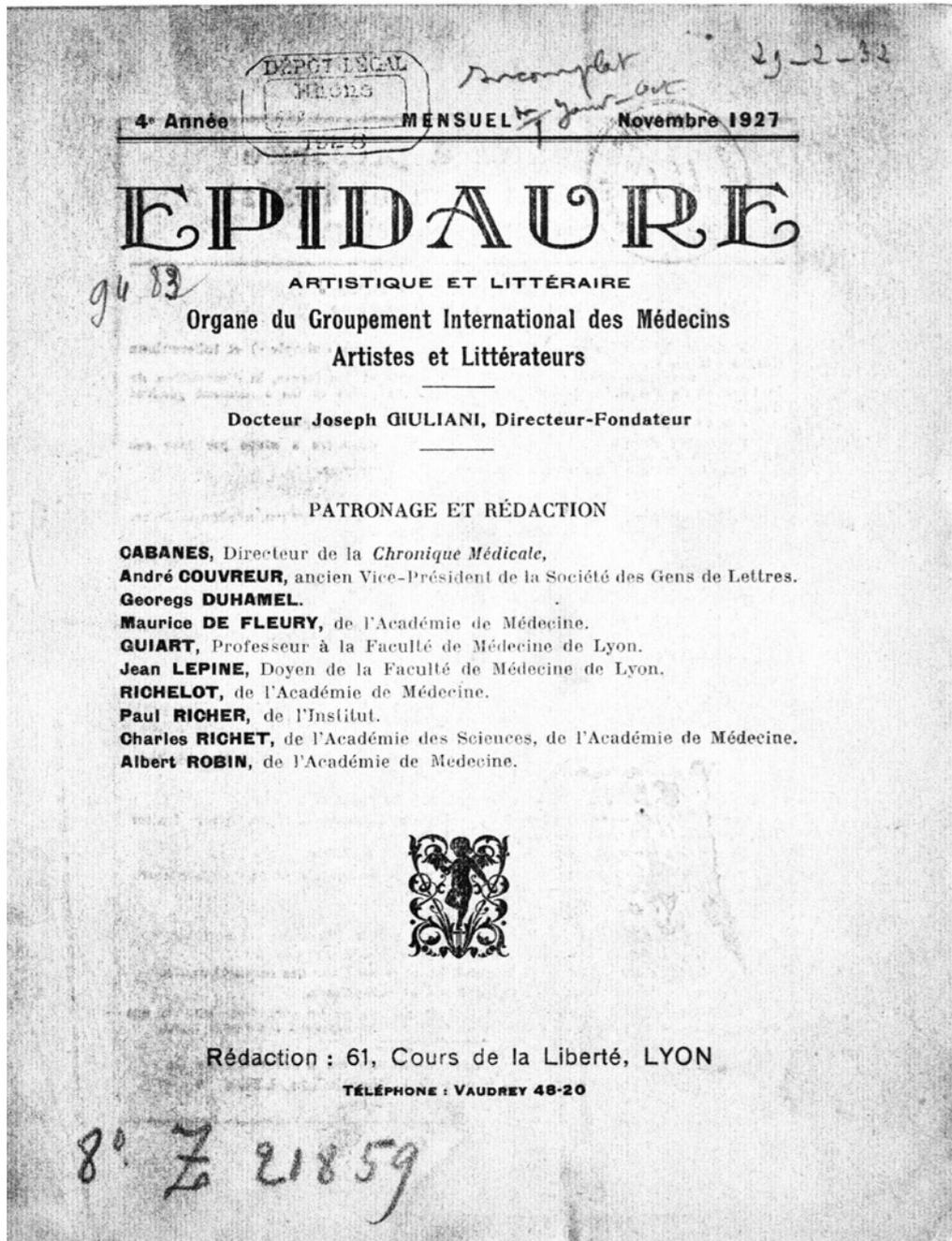
« Ne nous payons pas de mots et cessons d'opposer médecine et littérature », s'exclame le Dr Giuliani, alias Germain Trézel lorsqu'il publie des poèmes, dans une revue médico-littéraire qu'il a fondée (*Épidaure*, sept. 1922, 5). Si le médecin-poète pousse cet appel à la réconciliation, c'est bien que la guerre semble déclarée entre art et science après le premier conflit mondial¹. Mais la revue *Épidaure* se propose justement de révoquer le divorce entre ces deux cultures pour renouer une relation antique – comme en témoigne son titre en référence au lieu où, jadis, s'élevait le temple d'Asclépios.

Mais cette main tendue n'est pas propre à *Épidaure*, loin s'en faut, pendant la période de l'Entre-deux-guerres : d'autres périodiques à vocation médico-littéraire proposent de (re)faire confluer art et médecine. Certes, depuis la fin du XIX^eme, de nombreuses revues médicales circulent, grâce à la libération de la presse en 1881, l'évolution des techniques d'impression et les facilités de communication – telles *la Chronique médicale*² et *Æsculape*, qui naissent avant la Grande Guerre.

Cependant, on assiste dans les années 1920 à une véritable explosion des parutions à vocation non pas scientifique mais médico-littéraire, dirigées par des médecins amateurs de littérature. Étant donné que la plupart de leurs collaborateurs ont exercé sur le front, ces revues semblent poursuivre une aspiration humaniste, proposant une vision idéalisée de la figure du médecin, qui allierait expertise technique et culture lettrée.

¹ Voir Charles P. Snow, *The Two Cultures (The Rede Lecture, 1959)*, Cambridge: Cambridge Univ. Press, 1962.

² Voir *infra* l'article de Thomas Augais.

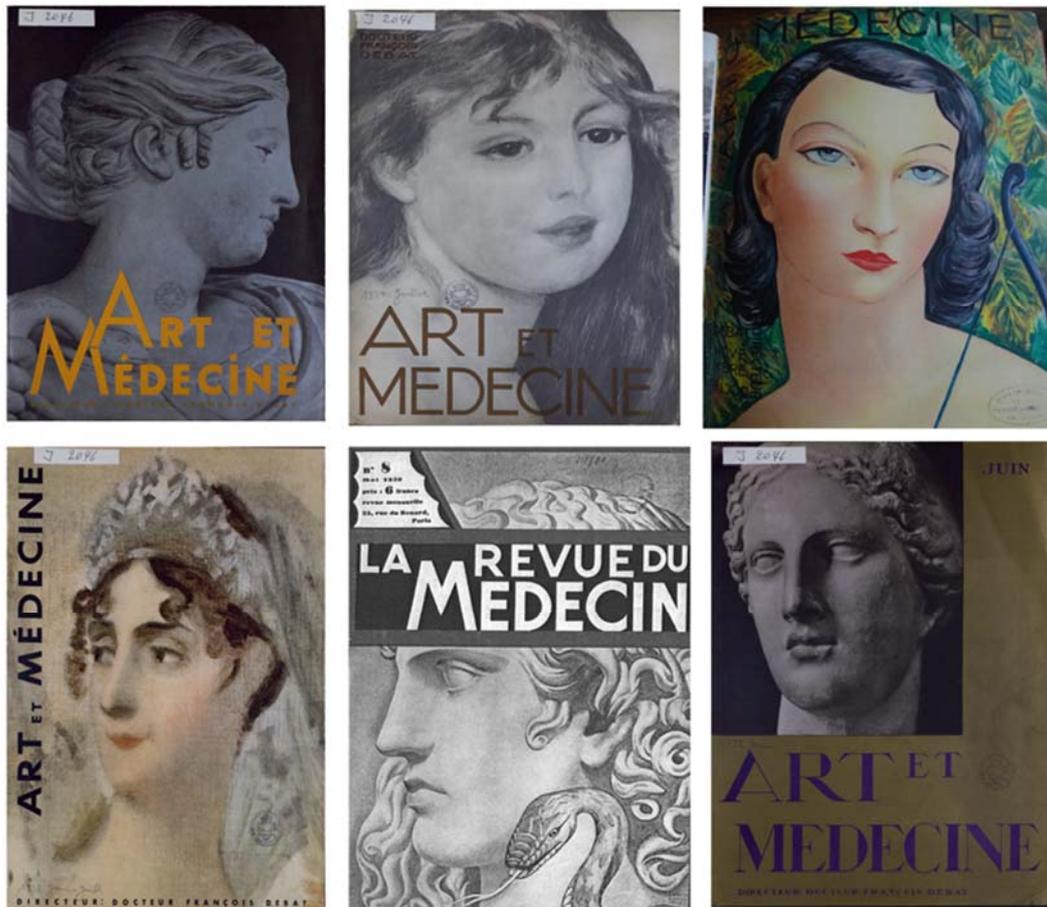


ill. 3 : Couverture d'*Épidaure*, novembre 1927.

Ces périodiques sont particulièrement intéressants dans la perspective de l'étude de la figure du poète-médecin, qu'ils ne cessent de promouvoir dans sa finalité réconciliatrice, défendant contre vents et marées la collaboration nécessaire entre art et science. Pour que le médecin redevienne un être que l'on voudrait « complet » car cultivé, différentes sections butinent de la décoration d'intérieur aux voyages, en passant par des comptes rendus de spectacles ou des publications littéraires. Et si ces revues s'apparentent tant à des magazines mondains, c'est notamment parce qu'elles sont censées être lues dans les salles d'attente des cabinets médicaux, ou encore par les familles des médecins. Elles sont donc spécialisées (car elles s'adressent exclusivement au corps médical, d'après leurs sous-titres), tout en ne comportant presque jamais d'articles techniques médicaux (puisque les patients les lisent également).

Nous nous proposons de dresser un panorama des principales revues médico-littéraires de l'Entre-deux-guerres, en évoquant leur mode de fonctionnement et en dessinant l'entrelacs de collaboration qu'elles ont tissé. Nouveau lieu de rencontre épistémologique, elles ont en effet développé un réseau entre des confrères atteints de « marotte³ » scripturaire, tout en s'ouvrant à des collaborations littéraires, parfois avec des éminences contemporaines. Véritables carrefours où plumes et scalpels s'entrecroisent, ces périodiques déjouent non seulement l'opinion commune selon laquelle art et médecine ne sauraient plus collaborer sous peine de se discréditer l'une l'autre, mais aussi la perception que la critique du XX^{ème} siècle a eu des liens entre art et médecine, pensés comme incompatibles et défunts. Ainsi, les revues médico-littéraires de l'Entre-deux-guerres ont incarné un « rêve » : celui de « grouper dans une même bergerie tous les médecins qui font des vers, tous les médecins qui font de la prose » (Octave Béliard, « Germain Trézel », *Esprit médical*, 20 déc. 1933, 1).

³ *Cahiers de marottes et violons d'Ingres*, Club médical des chercheurs et des curieux (Paris), Paris : [s.n.], 1939-1971.



ill. 4 : Couvertures d'*Art et médecine* (années 1932 et 1934) et de *La Revue du Médecin* (1930).

I. Les revues : une vitrine pharmaceutique

La principale tentative de réunir médecins et écrivains à l'Entre-deux-guerres est le fait du Dr François Debat, qui édite *Art et médecine* à Paris de 1929 à 1939, dont le sous-titre est « revue mensuelle réservée au corps médical ». Rebaptisée épisodiquement *La Revue du médecin* (en 1929-1930 et entre 1936 et 1938), *Art et médecine* connaît ses années de gloire entre 1930 et 1936 : elle se distingue alors clairement de ses concurrentes contemporaines par la qualité de son impression, la qualité de ses iconographies, et la cohérence de ses numéros mensuels, toujours consacrés à un thème ou à une région française ou coloniale – car elle « ne publie généralement, que des choses de France » (avr. 1935, 11). *Art et médecine* accueille en vérité un défilé des écrivains et des médecins les plus importants de cette décennie (Maurois, Duhamel, Barrès, Durtain, Bourget, Cocteau, Romains, Morand, Henri Mondor, Dorgelès, Louis Dartigues, les frères Faure, etc). Ces plumes prestigieuses côtoient des collaborateurs réguliers, qui tiennent des rubriques littéraires, théâtrales, musicales ou d'opinion. Ainsi, l'homme de lettres René de Laromiguière recense-t-il les parutions des « médecins littérateurs », tandis

que le médecin Octave Béliard⁴ rédige des portraits de médecins-écrivains et que Pierre Dominique fait notamment part de ses « lectures » récentes.



ill. 5 : *Art et médecine*, oct. 1938, p. 60.

Si le titre même de la revue témoigne de l'idéal qui la guide – unir, par une conjonction de coordination forte, l'art et la médecine –, cette mise en relation se noue grâce à des dîners mondains. La première « réunion de médecins, d'écrivains et d'artistes célèbres », organisée en janvier 1931 par François Debat, est présentée « comme un pont jeté entre les médecins et les artistes, depuis si longtemps curieux les uns des autres », par « la plus neuve, à tous points de vue, des revues françaises » (*AM*, janv. 1931, 14). Lors du deuxième dîner, Paul Valéry y assure qu'« il existe une communication permanente entre l'art et la médecine, entre la recherche des lois de la vie et la création artistique et c'est pourquoi [...] l'effort du Dr Debat est tout à fait heureux » (*AM*, févr. 1931, 15).

⁴ Homme de lettres né en 1876 et mort en 1951, Octave Béliard est l'un des collaborateurs les plus réguliers de différentes revues médico-littéraires. Romancier et journaliste, s'intéressant particulièrement au spiritisme et publiant des contes fantastiques, il est par ailleurs docteur en médecine.



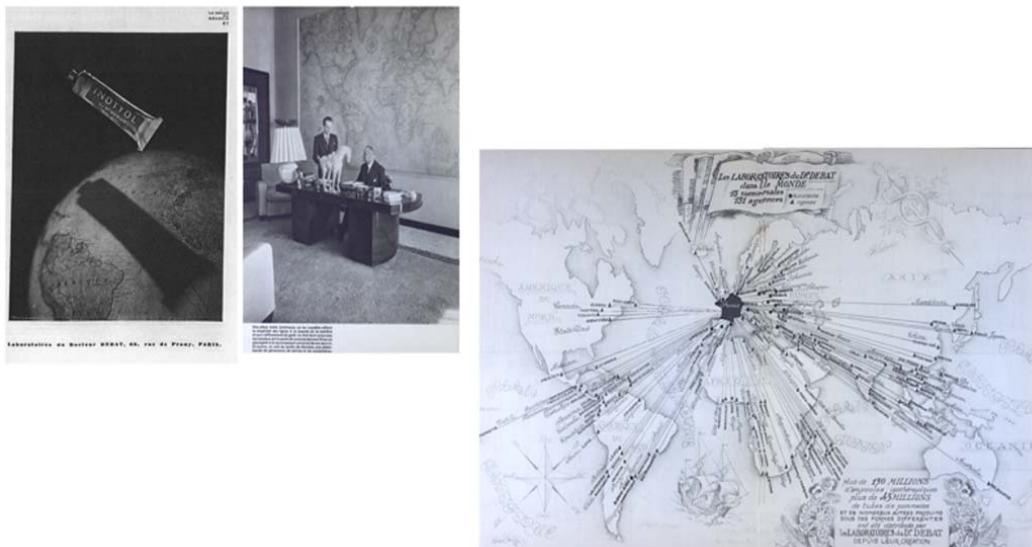
Sur la photo, assis de gauche à droite : MM. André Lichtenberger, le professeur Lereboullet, le professeur Legueu, de l'Académie de Médecine, Paul Valéry, de l'Académie française, J.-H. Rosny aîné, de l'Académie Goncourt, Eugène Marsan, Hervé Lauwick. Debout, de gauche à droite, MM. Leduc, Lecourret, Gaston Manuel, le D^r Suzanne Dejust-Defiol, le D^r Debat, le D^r Stévenin, le D^r Dejust, Mme Anna Marsan, le D^r Tzanck, MM. André Thérive, Guinle, de Laromiguière, Luc Durtain, Clément Serveau, le D^r Fernand Vallon, Henry Rogier. Le grand statuaire François Pompon et le D^r Crinon, étaient aussi des convives du deuxième dîner.

ill. 6 : *Art et médecine*, février 1931, p. 15.

Mais ces rencontres où « l'élite du corps médical [...] échangeait familièrement ses vues avec celles d'écrivains ou d'artistes célèbres et d'hommes assumant ou ayant assumé les plus hautes charges de l'État » (*AM*, mai 1931, 15), ne semblent pas se prolonger au-delà de 1931. Au vu des publications, le réseau des contributeurs semble pourtant se maintenir jusqu'en 1936, année de basculement. Dès lors, *Art et médecine* semble souffrir de problèmes économiques : la densité des numéros diminue, ainsi que la variété des contributions, puisque seuls les proches collaborateurs alimentent ce qui devient essentiellement un catalogue iconographique, où les textes se font rares. Ces difficultés sont sans doute provoquées par ailleurs par le virage vers l'extrême-droite de la revue, qui exprime sa fascination pour l'esthétique et les jeunesse fascistes⁵. Cependant, dans un numéro célébrant en 1938 les dix ans d'*Art et médecine*, Georges Duhamel, récemment élu à l'Académie Française, encense encore l'ambigu Dr Debat et assure

⁵ Debat, qui publie en 1940 un article encensant Pétain (cf. *Essai sur la question sociale de l'après-guerre*), tentera dès 1945 de redorer son blason en assurant que son activité pharmaceutique pendant la guerre aurait été déployée au service de la France (voir *Titres, travaux scientifiques et activités médico-sociales du Docteur François Debat*, 1956).

que ses laboratoires offrent un « spectacle harmonieux », et qu'il ne connaît « rien de tel en France dans les constructions de cet ordre. Si le docteur Debat s'était donné pour objet de réconcilier l'industrie et l'esthétique, il pourrait considérer sa tâche comme accomplie » (« Notre ami », *AM*, oct. 1938, 9). Car *Art et médecine* a été financée par les Laboratoires Debat, spécialisés en cosmétiques et en produits dermatologiques auxquels la revue consacre une quinzaine de pages publicitaires à chaque numéro.



ill. 7 : *La Revue du Médecin*, juin 1928, p. 41 : publicité pour l'Inotyol du Dr Debat ; *Art et médecine*, oct. 1938, pp. 48-49 : carte du monde par Clément Serveau.

Que la publicité pharmaceutique soit la principale source de financement n'est pas exclusif d'*Art et médecine*, bien au contraire. Ainsi, la revue *Chanteclair* « exclusivement réservée au corps médical » diffuse de 1906 à 1936, entre quelques textes littéraires et autres caricatures de personnalités du monde médical, les vertus thérapeutiques de la Carnine Lefrancq, suc musculaire revigorant élaboré à base de viande animale.

De même, parmi les « amis » de la revue *Cahiers de marottes et violons d'Ingres* « destinée au corps médical » se trouve dès 1939 une quinzaine de laboratoires (juil. 1939, n°1, 1). Ils soutiennent ainsi la publication mensuelle de « l'organe du Club médical des chercheurs et des curieux » dirigée par le bibliothécaire Pierre Mornand et le Dr Jean Rousset, à laquelle collaborent des scalpels célèbres comme René Leriche.

Photoz



Chanterclair

Revue Artistique & Littéraire

REVUE
EXCLUSIVEMENT RÉSERVÉE
AU CORPS MÉDICAL
ET PHARMACEUTIQUE

— o — DIRECTION o —

CARNINE LEFRANÇO
ROMAINVILLE
(SEINE)
TEL. COMBAT 01-34 P. C. SEINE 25 195

26^e ANNÉE
N^o 274
FÉVRIER 1931

LA LEÇON DU BERCEAU

MARCELLE TINAYRE



Pastel de DELABERGE
Photo Henri Marnet

— Si nous rentrions à pied? dit le mari. Il regardait le pavé sec, la rue tranquille, bleue par le petit jour charmant de quatre heures. Pauline, un peu frissonnante sous la redingote de peluche noire transformée en sortie de bal, répondit: — Comme tu voudras.

Ils habitaient, à l'humble lisière d'un quartier chic, dans une petite rue, entre les Ternes et les Batignolles. Louis Desmoulin releva le col de son pardessus. Par la grande porte cochère, les derniers échos de la fête montaient comme des ondes à la berge d'un lac. Un doux silence baignait les maisons touchées par l'aube.

Soudain, une auto déboucha de la cour d'honneur, frôla le couple indécis et fila, emportant des blancheurs d'hermine, des fusées d'aigrettes, un scintillement diamanté. Pauline Desmoulin prit le bras de son mari.

— Eh bien! fit-elle, partons vite.

Elle relevait, sous sa redingote un peu démodée, la traîne soyeuse de la robe qui avait été sa robe de noces. Ses petits pieds frémissaient d'humiliation dans leurs modestes souliers de satin

blanc. Louis la sentit nerveuse et fâchée. Alors, il commença ses doléances coutumières sur la fatigue des veilles et l'obligation d'aller au bureau le lendemain.

— Toi, tu pourras dormir. Tu as de la chance...

— Et Bébé?... La femme de ménage se reposera d'avoir passé la nuit. Qui s'occupera de la petite?

— Que veux-tu! Des gens comme nous, un ménage d'employés, des demi-pauvres, ne devraient pas aller dans le monde.

— Une fois par an, chez ton patron!... Il n'invite pas tous ses employés.

— Il m'invite parce que mes grands-parents l'ont obligé, autrefois, quand il était jeune et pas riche. C'est encore gentil, à lui, de ne pas oublier ça; mais je me passerais bien de l'honneur, à cause de la dépense.

Pauline ne répondit pas. Des balayeurs surgirent:

— Hé! purée, ça met des souliers blancs et ça n'a pas de quoi payer un sapin.

La jeune femme entendit la réflexion brutale du guenilleux. Elle aurait voulu que son mari levât sa canne et rossât l'insolent. En philosophe, Louis se contentait de rire.

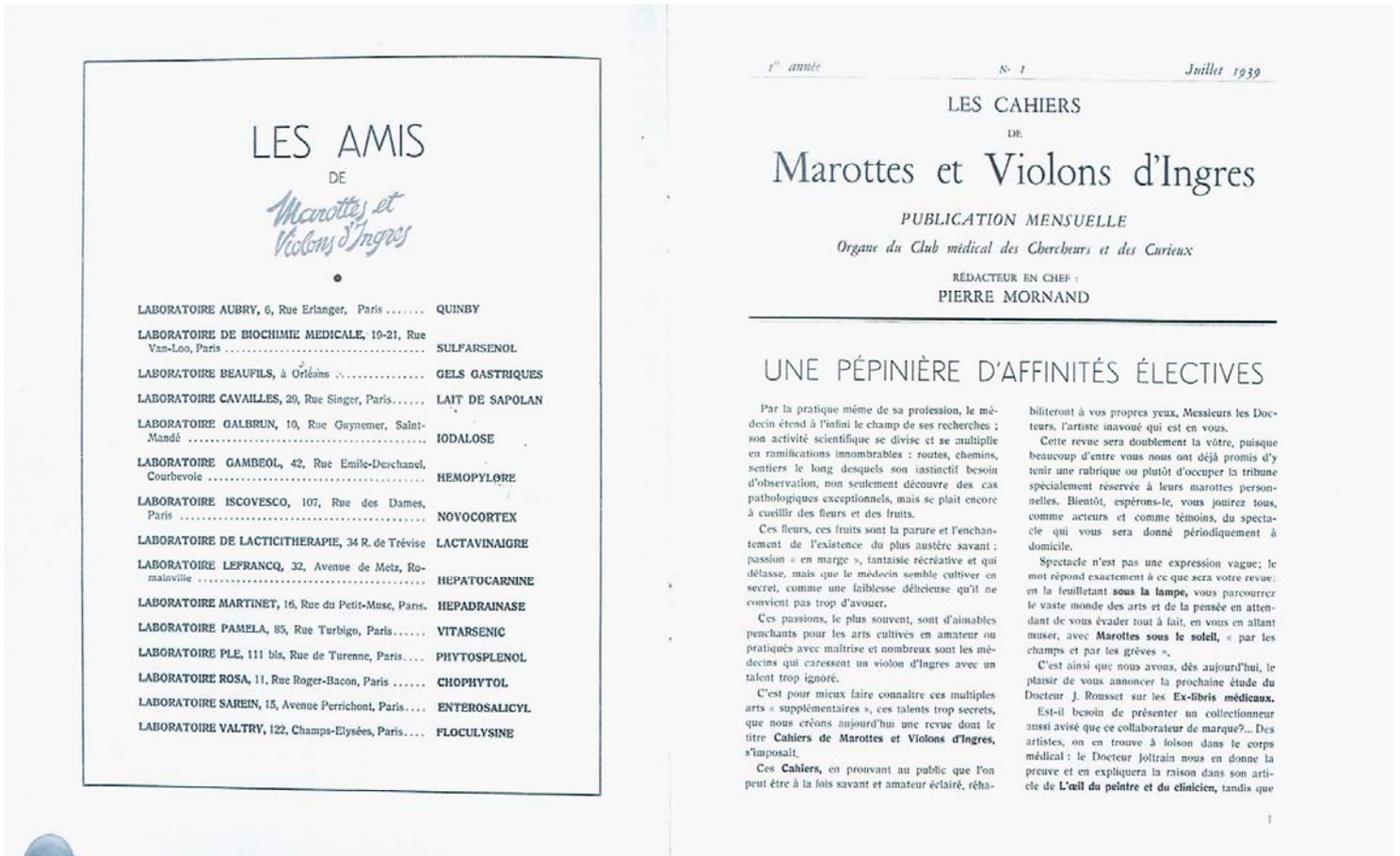
— Il est impoli, l'animal, mais il a raison...

Ils arrivèrent chez eux. La femme de ménage, qui les attendait, partit, en hâte, bouffe de sommeil et grommelante.

Dans la chambre conjugale, tout disait l'économie, les humbles devoirs, la vie étroite; mais, près du lit de pitchpin commun, il y avait un

LA RAPIDITÉ ET L'INTENSITÉ DE L'ACTION DE LA
CARNINE LEFRANÇO S'EXPLIQUE PAR CE FAIT, QU'ELLE EST
PRÉPARÉE AVEC DU SUC MUSCULAIRE DE BŒUF
CONCENTRÉ, SANS ADDITION DE SANG NI D'ALBUMINE

ill. 8 : Couverture de *Chanterclair*, février 1931.



ill. 9 : Les Cahiers de marottes et Violons d'Ingres, juillet 1939, p. 1.

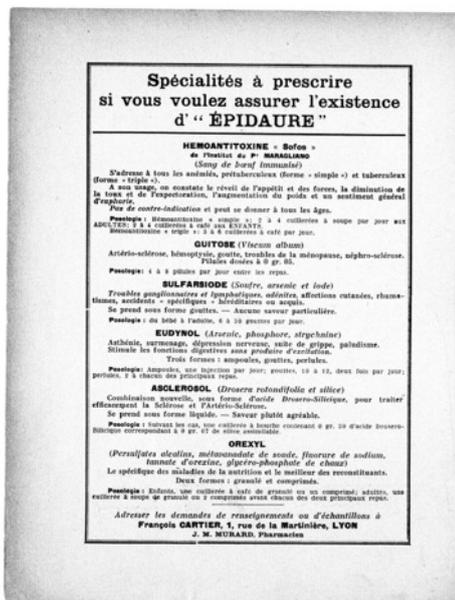
II. Un réseau de revues

Par ailleurs, la revue *Épidaure* invite ses « confrères » à « merci[er] le nouveau mécène, un certain François Cartier, qui ne « demande qu'une chose » aux lecteurs :

Prescrire, toutes les fois que vous le jugerez utile, les produits qui sont énumérés sur nos pages de couverture...

Ces produits, il est superflu de le dire, sont tous des produits de premier ordre, qui ont fait leurs preuves. Scientifiquement conçus et impeccablement exécutés, ils sont d'une efficacité remarquable. Si donc vous voulez que votre Revue vive, prospère, s'améliore tous les jours, il ne tient qu'à vous.

Et maintenant, au travail ! (nov. 1928, 3)



ill. 10 : *Épidaure*, janvier 1927.



ill. 11 : *La Flamme*, oct. 1933.

Si le recours à la publicité pharmaceutique est si courant, c'est bien que le financement de ces revues médico-littéraires pose problème, entraînant des publications souvent chaotiques : elles disparaissent quelque temps pour mieux revenir, parfois sous un autre nom. C'est le cas justement d'*Épidaure*, qui devient dans les années 1930 *La Flamme*, publiée à Lyon.

Son directeur, le Dr Giuliani, qui écrit des poèmes sous le pseudonyme de Germain Trézel, se bat pendant une trentaine d'année pour que son titre « ne publie que des articles signés de médecins ou de femmes, filles ou fils de médecins » (*Épi.*, nov. 1928, 4). Toujours en quête d'un lectorat qui semble fuyant, Giuliani est très actif dans la Société des médecins artistes et littérateurs dont *Épidaure* est l'organe :

Le médecin, a-t-on coutume de dire, est un homme à l'esprit étroit, enfermé dans sa profession, comme dans une cage, sans idées générales. « *Épidaure* » a été créé pour

prouver le contraire. Montrons au public que nous ne sommes pas des béotiens ! Groupons-nous, nombreux, autour d'« Épidaure ». Médecins, auteurs, collaborez assidûment ; médecins amateurs d'art et de littérature, lisez « Épidaure ». [...] Épidaure est la seule revue en France et à l'Étranger dirigée et rédigée par des médecins et ne s'occupant que de littérature. (sept 1922, 4)

Parmi les nombreux projets du groupe lyonnais l'on trouve des représentations d'œuvres théâtrales, l'organisation de congrès et de concours de poésie – autant de productions dues aux médecins –, alors même que le dynamique Giuliani a déjà fait paraître en 1931 une *Anthologie des Médecins-Poètes*⁶. Toute cette énergie est saluée dans *La Chronique médicale* de 1931 : « Le corps médical est une grande force bienfaisante. Chaque fois qu'il s'organise en groupes amicaux ou qu'il attire à lui d'autres groupes éclairés, ardents aux choses de l'art et de l'esprit, comme fait à Toulouse notre ami le Dr Voivenel, directeur de *l'Archer*, il augmente incontestablement son pouvoir de servir » (nov. 1931, n° 28, 39).



ill. 12 : *L'Archer*, janvier 1934.

⁶ Joseph Giuliani, *Anthologie des médecins-poètes contemporains*. Lyon : Éditions d'Épidaure, 1930. Une autre anthologie, *Glanes d'Esculape*, paraît en 1933, défendant l'idée selon laquelle « la littérature ne réside pas uniquement dans les œuvres du philosophe, de l'historien, du romancier, de l'auteur de théâtre ou du poète, elle existe encore dans les œuvres de l'homme de science qui sait joindre à l'exactitude rigoureuse du fond le souci constant d'une forme impeccable » (7).

Le psychiatre Paul Voivenel, par ailleurs réputé être un fin connaisseur de rugby⁷, se consacre en effet à l'édition de l'*Archer* de 1929 à 1940. Comme *Art et Médecine*, un « dîner des 20 » regroupe mensuellement les médecins écrivains de la région toulousaine : mais la revue serait un « "modèle de périodique régional dont l'intérêt dépasse de beaucoup le cadre de la région". Périodiques et revues de Province signalent l'*Archer* avec sympathie. On nous croira – bien que nous soyons du Midi – si nous disons que d'Amérique – de Boston et de Québec – nous viennent d'amicaux témoignages » (janv. 1931, 4).

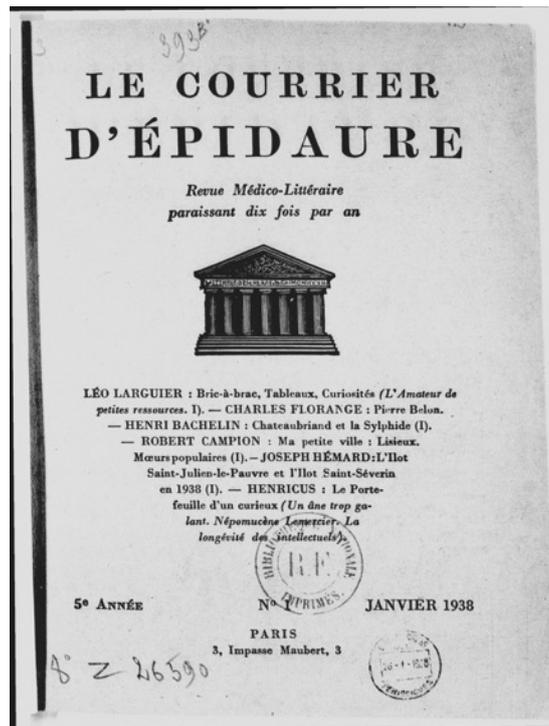
Il est en tout cas indéniable que les revues médico-littéraires travaillent à établir des réseaux de médecins non seulement grâce à des groupements ou à des associations, mais aussi en se citant les unes les autres très régulièrement. Et puisque ces aventures éditoriales ne se concentrent pas qu'à Paris, c'est tout un entrelacs national – voire international⁸ – qui se met en place en dépit des régionalismes. *La Flamme* ne cesse de défendre le bassin lyonnais : Germain Trézel publie en 1929 le recueil de poème *Mon Grand Lyon*⁹, même si « certains prétendent qu'une Revue littéraire ne peut vivre à Lyon. Mais *La Flamme* n'est l'organe d'aucune chapelle, elle est ouverte à tous, à tous les écrivains provinciaux, lyonnais ou non, qui ont quelque chose à dire et le disent bien » (oct. 1933, 2). La collaboration entre confrères éditeurs peut toutefois aussi tourner à la compétition : le même Giuliani assure en 1927 que face à une disparition temporaire de la revue, « certains éditeurs parisiens, jugeant l'idée excellente, voudraient la réaliser à leur profit... Messieurs les coucous, qui croyiez le nid vide, alerte ! déguerpissez ! [...] *Épidaure*, organe officiel du Groupement international des Médecins Artistes et Littérateurs, vient d'atteindre sa quatrième année et n'est pas d'humeur à se laisser faire. Il possède un trésor ; il y tient et saura le garder » (déc. 1927, 3).

La formule médico-littéraire ne demeurera pourtant pas exclusive d'*Épidaure*. Le *Courrier d'Épidaure* est ainsi fondé par le médecin François Poncetton en 1934.

⁷ Voir la thèse de Cécile Lestrade, *Un médecin et son époque : vie et œuvre du docteur Paul Voivenel (1880-1975)*, thèse pour le diplôme de docteur en médecine, Université Paul Sabatier-Toulouse, 1998.

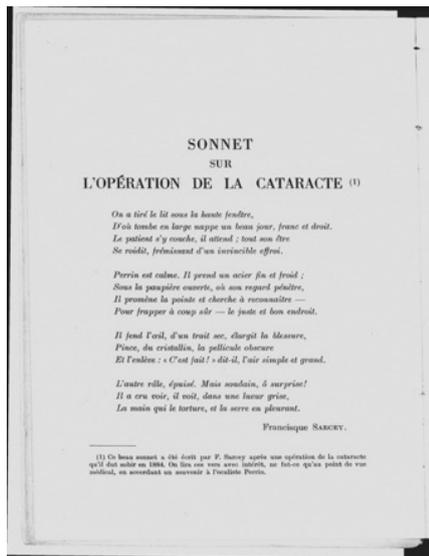
⁸ C'est le cas avec l'UMFIA, l'Union Médicale Franco-Ibéro-Américaine, fondée en 1912 par deux médecins, le français Louis Dartigues et l'espagnol Bandelac de Pariente. Jusqu'en 1940 où elle s'éteint, l'association, qui souhaite favoriser l'échange entre élites médicales françaises et espagnoles notamment, publie ses activités à partir de 1925 dans une revue : *UMFIA : revue officielle de l'Union médicale franco-ibéro-américaine*.

⁹ Voir *Épidaure*, avril 1929.



ill. 13 : *Le Courrier d'Épidaure*, janvier 1938.

Interrompue en 1940, sa publication reprend en 1948 pour s'éteindre un an plus tard pour des questions de papier, dont le prix, toujours onéreux, est l'une des principales causes d'extinction des revues. *Le Courrier d'Épidaure* se consacre à l'histoire de la médecine, avec une passion particulière pour le Moyen Âge et la Renaissance, ce qui n'exclut pas des articles sur le XIX^e siècle et l'Antiquité. Des cycles thématiques sont construits sur l'année, avec des critiques littéraires parsemées et un intérêt marqué pour le bric-à-brac, que l'on retrouve dans les comptes rendus des ventes aux enchères à Drouot. La revue est abondamment illustrée par des reproductions de tableaux, gravures ou manuscrits, publiant souvent des poèmes et organisant également un concours en 1938 pour récompenser la fidélité de ses lecteurs, doté d'une centaine de prix d'une valeur totale de 20'000 francs : elle bénéficie donc vraisemblablement d'un confort financier d'autant plus surprenant qu'elle est exclusivement soutenue par les laboratoires Corbière, dont les illustrations publicitaires parasitent les articles.



ill. 14 : Francisque Sarcey, « Sonnet sur l'opération de la cataracte », *Le Courrier d'Épidaure*, janv. 1935, p. 6.



ill. 15 : *L'Esprit médical* (s.d.)

François Poncetton, à l'image de la plupart des collaborateurs de ces revues médico-littéraires, travaille avec d'autres périodiques du même genre, dont *L'Esprit médical*. « Conçu, rédigé, créé pour les médecins, [...] exclusivement réservé au corps médical », il se présente dans un format journal. Il organise également des concours littéraires, récompensant ses abonnés avec des bistouris ou des livres de littérature.

Son directeur, Henri Drouin, médecin spécialisé dans les questions sexuelles, s'est entouré des mêmes collaborateurs qu'*Art et Médecine* et d'un patronage aussi bien médical que littéraire : Duhamel, Durtain, Dumesnil, Poncetton, Pierre Dominique, Octave Béliard, Maurice Bedel ou encore Paul Voivenel cautionnent ce tirage distribué non seulement dans les colonies, mais aussi en Roumanie, au Canada ou en Suisse. Et à l'instar de la revue de Debat, *L'Esprit médical* devient, au fil des années, une revue mondaine avec de nombreux articles sur l'art de vivre, comprenant la gastronomie, la décoration, les curiosités – mais surtout la littérature, ce « violon d'Ingres » du corps médical.

III. Les lettres, ce « violon d'Ingres »

L'objectif des revues médico-littéraires est donc de créer un lieu où la passion des médecins puisse s'exprimer. Car « quel médecin n'a son violon d'Ingres ? » ([anonyme], « violons d'Ingres », *EM*, 5 août 1938, 1). Puisqu'Ingres était un violoniste talentueux, la métaphore, omniprésente dans les parutions de l'Entre-

deux-guerres, renvoie à l'expertise qu'un professionnel de la santé est capable de déployer dans les arts pratiqués en amateur¹⁰. *Épidaure* a ainsi été fondée en 1914 pour donner une place à leurs productions : « C'est un médecin, dit-on volontiers dans le public, il n'entend donc rien aux choses de l'art. *Épidaure* prouvera à ce public que si nous manions adroitement le scalpel, nous savons aussi parfois l'allonger d'un beau brin de plume ou de crayon, voire d'un talentueux archet ! » (« Note de la rédaction », 1^{er} mars 1914, 3). Et ces publications seraient d'autant plus nécessaires que les médecins s'adonneraient de plus en plus à l'écriture, constate le Dr Raymond Groc :

Loisir plus grand du fait de la diminution de clientèle ? Culture générale plus poussée ? Curiosité intellectuelle et amour de « la chose littéraire » plus marqués ? Occasions plus aisées de faire insérer leur copie dans les journaux professionnels de plus en plus nombreux et ouvrant de jour en jour davantage des rubriques consacrées aux lettres et aux arts ? Goût du risque et de la bagarre littéraires avec l'espoir plus ou moins avoué de devenir à leur tour un nouvel « évadé de la médecine », comme certains de leurs confrères qui obtinrent dans la littérature la réussite la plus complète et, d'ailleurs, la plus méritée ? Toutes ces raisons différentes jouent probablement, plus ou moins consciemment, simultanément pour faire naître et cultiver un violon d'Ingres littéraire chez un nombre de plus en plus considérable de nos confrères. Et c'est un bien pour la Littérature. Car le médecin, en effet, du fait de ses disciplines professionnelles et étudiantes est admirablement préparé à la création littéraire : roman, théâtre ou essais philosophiques. Les études médicales donnent, avant tout, le sens du réel, du vrai, du possible, de l'immédiat. Elles brident l'imagination et ses trop exclusives manifestations ; elles accordent plus d'importance au fait, au fond qu'à la fantaisie et qu'à la forme. En général, le médecin écrit toujours pour dire quelque chose qu'il a observé plutôt qu'inventé. (« Notre enquête sur la médecine et la littérature : Les médecins et le genre des "maximes" », *EM*, 10 févr. 1939, 1)

Si l'écriture littéraire n'est pas leur profession, il n'en demeure pas moins que les cliniciens ne cessent de revendiquer la qualité de leurs productions passionnées, puisque « les amateurs ont cette supériorité sur les professionnels de pouvoir peut-être se livrer à leur passion avec un désintéressement plus absolu » (*EM*, 5 août 1938, 1).

Selon Paul Voivenel de *L'Archer*, il semble même que les succès littéraires flattent davantage leur orgueil que leurs prouesses scientifiques : « Ne dites pas à Ingres qu'il est un peintre admirable. Dites-lui qu'il obtient de son violon des sons

¹⁰ Inscrite dans le titre *Cahiers de marottes et violons d'Ingres*, on trouve abondamment cette métaphore dans *Épidaure*. Le numéro de janvier 1923 propose une suite de poèmes de Fernand Guilloteau intitulée « Le Violon d'Ingres » ; en mars 1928, la revue annonce la création d'une collection, aux Éditions Épidaure, dite des « *Violons d'Ingres* », au service des « médecins littérateurs » (39).

incomparables. L'arôme de ce compliment lui caressera les narines. Chaque exercice lui dispense ici la joie d'une conquête nouvelle ». Et la métaphore est valable aussi pour les écrivains, qui ont été « de tout temps, friands des renseignements de la médecine » :

J'ai cité, dans un de mes livres, la boutade qu'émit devant moi, après une longue conversation sur la psychiatrie, Paul Bourget : « Voivenel, j'ai raté ma vocation : j'aurais dû être médecin ». Certes, je vois là un exemple de cette sensibilité plus exquise et plus ingénue, mêlée de quelque crainte, qui colore l'atmosphère du « violon d'Ingres » (« Les propos de Campagnon », *L'Archer*, juin 1936, 145).

Toutefois, cette pratique littéraire en amateur est difficile à avouer, car sujette aux sarcasmes du milieu médical. Ainsi, Anne-Louise Pailleron se rappelle dans un article d'*Art et médecine* que l'« on voyait aussi chez [le Prof. Hardy] le docteur et Mme Proust ; leur fils Marcel les accompagnait rarement ; il paraissait timide, en outre, dans le milieu médical, le "fils Proust" faisait figure d'original, on souriait à ses visées : ce jeune homme ne voulait-il pas "faire de la littérature" ? » (« Quelques médecins d'avant-guerre », *AM*, juil. 1934, 41). C'est cette honte qui inspire à Germain Trézel/ Giuliani un poème, « Violon d'Ingres ! », où il dénonce la lâcheté de ceux qui n'assument pas leur écriture :

Mais oui ! Je fais des vers et j'aime qu'on le sache !
Il en est – j'en connais plus d'un – qui n'osant pas
Chanter haut, chanter clair, honteux, chantent tout bas,
Semblant jouer avec la Muse, à cache-cache...

« Si l'on savait, cela pourrait nuire à ma tâche »,
Disent-ils. Ces héros sont docteurs, avocats...
Peu, très peu de soldats, les poètes-soldats
Aimant à leur poème ajouter un panache...

Donc, ces gens font des vers et quand ils ont pondu
Furtivement, dans l'ombre « à leurs moments perdus »
Rondeau sentimental ou ballade malingre

Ils vous les montrent, puis, avec cet air penché,
Et ce regard qu'on prend pour dire un gros péché,
Murmurent : « Bah ! Monsieur, c'est mon violon d'Ingres ! » (*Epi.*, mars 1929, 29)

En jouant de leur violon d'Ingres, les médecins ne dissoneraient pourtant pas : car la médecine serait elle-même une pratique artistique.

Dans *Art et médecine*, le prestigieux chirurgien Jean-Louis Faure associe en effet sa science à un art poétique apollonien, fait de divination et de pensée :

Ah ! sans doute, son œuvre [du chirurgien] n'a pas l'éternité du marbre, l'immortalité du poème. Elle est éphémère et fugitive. Elle passe comme la vie ! Elle disparaît sans

cesse et sans cesse se renouvelle, comme celle du grand acteur ou du violoniste inspiré dont les paroles éclatantes et les notes célestes s'éteignent et s'effacent pour ne laisser qu'un souvenir ! (juin 1931, 11)

POURQUOI n'associerait-on pas, dans cet admirable recueil, — où se confondent avec tant d'harmonie les magnificences de l'art et celles de la nature, le plus grand de tous les artistes, avec les plus précieuses réalisations de la médecine, — pourquoi n'associerait-on pas l'Art et la Chirurgie, qui se mélangent eux aussi, et d'une façon parfois si profonde qu'il est impossible de les séparer ? Car si la médecine est un art, et un art qui atteint parfois les sommets, la chirurgie l'est plus encore.

Il y a dans l'art quelque chose d'impondérable, échappant aux lois générales et à la mesure commune, et procédant seulement des qualités personnelles qui se révèlent dans l'action.

Que d'artistes chez les médecins ! Que de qualités merveilleuses ils savent souvent déployer dans l'art subtil du diagnostic, — de ce diagnostic fait à la fois d'observation précise, d'analyse profonde, d'intuition et parfois même d'une sorte de divination, qui permet à certains esprits de déceler la vérité dans le dédale des symptômes ! Chez le chirurgien, l'art du diagnostic peut également s'élever très haut, bien qu'il ait pour le diriger des signes moins subtils. Mais il possède en outre tout un vaste domaine, qui absorbe une grande part de sa vie : c'est l'art opératoire, son but suprême et presque sa raison d'être. Car que serait, je le demande, que serait donc la Chirurgie sans l'opération, sans l'argument définitif capable de rendre la vie, mais aussi de donner la mort ?

ART ET CHIRURGIE

PAR LE PROFESSEUR

J. L. FAURE



10

ill. 16 : Jean-Louis Faure, « Art et chirurgie », *Art et médecine*, juin 1931, p. 10.

Tel un dieu créateur, fécondateur du verbe, le chirurgien se bat contre la mort dans son geste certes fugitif ; mais ses découvertes artistiques, issues du silence et du travail, demeurent comme les œuvres. Germain Trézel reste également persuadé qu'il est maladroît « d'opposer la Science à la Poésie, l'esprit littéraire et l'esprit scientifique », régis par le même style de pensée puisque « pour échafauder une hypothèse, il faut être *rêveur*, un poète » (« Science et Poésie », *F*, nov. 1933, 2-3).

Les revues médico-littéraires ne cessent ainsi de revendiquer la proximité entre art et médecine :

S'il existe un milieu particulièrement averti c'est bien celui des médecins. Habités par profession aux réflexions d'ordre singulièrement élevé, nos confrères sont préparés mieux que tout autre aux pensées rendues plus éloquentes par la magie de l'Art. [...]

Ne nous étonnons donc pas si les indifférents aux œuvres d'esprit, sont rares parmi nous, et si notre goût pour les beaux-arts, littérature, peinture, sculpture, musique, va souvent jusqu'à la ferveur... (Dr Émile-François Julia, « Les Expositions et le mouvement d'art contemporain », *Épi.*, jan. 1923, 53-54)

Associer la médecine à un art s'avère d'autant plus nécessaire que les progrès techniques ne cessent de s'accélérer et que la formation médicale a changé. En évoquant la figure du stendhalien Henri Martineau (docteur en médecine et éditeur de la revue *Les Essais*), Octave Béliard assure qu'ils sont tous deux « de la même formation et d'un temps où l'étudiant en médecine ne pensait pas que la Médecine dût cloîtrer ses hommes. Est-ce une illusion d'optique qui me le montre, en ce temps-là plus qu'en celui-ci, mêlé à la vie, fervent d'art et de lettres, esthète, philosophe, critique, poète ? » (*AM*, oct. 1932, 50)¹¹. Ainsi, les revues médico-littéraires apparaissent comme une résistance de la confrérie à cette technicité accrue de leur profession via l'écriture artistique, qui vient ainsi *compléter* l'ethos médical :

Ces dernières années ont été marquées par un renouveau de la culture historique parmi les médecins, et un réveil de leur curiosité pour l'étude des grands ancêtres. Dans une civilisation où le bruit est roi, la médecine aime encore le silence et se plaît à la méditation. Un besoin de culture générale se fait sentir. À la spécialisation abusive, voici que s'oppose la préoccupation de l'universel : le besoin d'être complet. (Dr Jean Torlais, « Les médecins et la biographie », *EM*, 9 juin 1939)

C'est donc un idéal humaniste qui est défendu, et ce notamment par le Dr Giuliani. Car « dans l'homme, il y a la machine et il y a l'âme : le médecin se doit de connaître les deux et pour cela il lui faut cultiver ces lettres que les anciens avaient si bien nommées *humaniores litterae* » (« Médecine, art et littérature », *Épi.*, sept. 1922, 7). Le médecin, prédisposé au goût des arts, serait assuré par leur fréquentation d'enrichir sa clinique : car « si l'objet de la Médecine est de ramener au

¹¹ Le biographe réaffirme l'année suivante que « les étudiants d'alors étaient, je le crois bien, aussi studieux que ceux d'aujourd'hui, mais leurs curiosités étaient moins rigoureusement spécialisées ; en se préparant à une profession, ils prenaient le temps d'être aussi des hommes sensibles, à tous les souffles de l'esprit » (« André Couvreur », *AM*, mai 1933, 40).

comportement des moteurs organiques les manifestations de l'activité humaine, quels documents seront plus précieux au médecin que les ouvrages où les écrivains de génie, types exemplaires, ont consigné les enquêtes qu'ils eurent la volonté de faire et se sont surtout définis eux-mêmes involontairement et comme à leur insu ? » (O. Béliard, *AM*, oct. 1932, 50).

Être littéraire ne distrairait donc pas le médecin de son métier, au contraire : « Soyons des médecins, oui ! Mais pour l'être intégralement, encore faut-il que nous soyons de ces esprits pour qui le "métier" n'est pas tout », s'exclame le Dr Giuliani (*Épi.*, sept 1922, 7).

La Revue du Médecin (qui deviendra *Art et médecine*) relaie cette volonté de complétude dans son premier numéro :

La Revue du Médecin n'est pas une revue proprement médicale ni un journal professionnel. Elle veut être, à l'usage du médecin, un organe de culture générale et de curiosité choisie.

Le médecin, dans la vie réelle, n'est pas que médecin. Il est honnête homme. Il lit. Il coupe, Bernard Grasset l'a noté, plus de livres nouveaux qu'un autre. Il sait acheter un objet de goût, un tableau, un disque. Il dispose et orne sa maison. Il ordonne son jardin. Être de service au théâtre ne le gêne pas pour écouter la pièce et la juger. Thérapeute, il a sondé le cœur. Il est psychologue par expérience, souvent historien et archéologue par goût. Anatomiste d'instinct, il est fin connaisseur de la beauté. Physiologiste, il sait manger. Praticien, il comprend les techniques. Automobiliste par nécessité, il aime le sport et le voyage.

Il est de plain-pied avec toutes les manifestations de l'esprit. Sa culture propre est la plus humaine qui soit. Bien définie, la médecine est la science de l'homme. Elle est au centre de tout ce qui occupe les hommes. Il y a du vrai dans cette boutade de Gosset, qui disait un jour à Duhamel : « Au fond, tout le monde devrait être médecin. Eh oui, comme bachelier ! (Paul-Louis Couchoud, « Grandes lignes », *RM*, oct. 1929, 3)

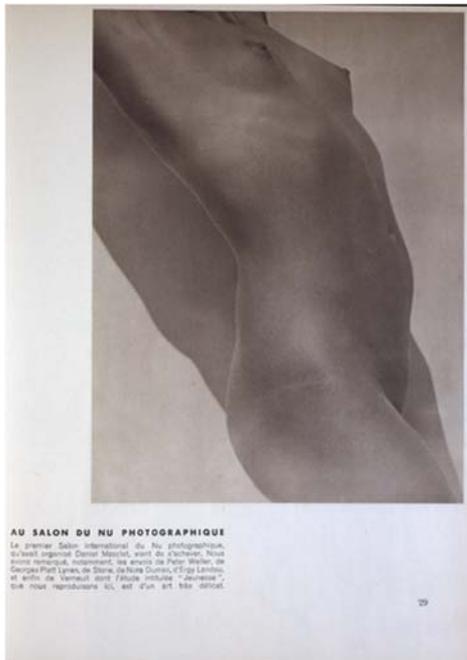
Se dégage de ces lignes liminaires l'image de « l'honnête homme », doté d'une humanité superlative, totalisant l'ensemble des activités, car le médecin marie l'effort physique à l'analyse des corps et des âmes – le soin du foyer à la maîtrise sociale. À cet idéal répond un programme de revue varié, témoignant de la curiosité insatiable du médecin lecteur :

Au médecin, ces pages mensuelles présenteront chaque fois un maître français, un maître étranger et aussi un médecin *in partibus*, soit un des nôtres, illustre dans un autre champ que la médecine, soit un profane à qui ses études donnent droit au titre de médecin pour l'honneur.

On y trouvera un article, un seul, de médecine, sur une question d'importance, une enquête sur quelque problème débattu entre nous, la description d'institutions qui intéressent le médecin, beaucoup d'images, une page de sagesse et de belle humeur, un conte, une chronique des lettres, des arts, du théâtre et de la musique, un aperçu de science pure, des points de vue sur le sport, la table, la maison, d'autres matières encore dont l'idée nous viendra ou sera suggérée.

Le programme de la revue : « en s'adressant au médecin, s'adresser à l'homme tout entier ». (*RM*, oct. 1929, 3)

La revue s'apparente à un « organe » pour un « corps médical », une corporation d'autant plus exclusive (tout le monde n'est pas *in partibus*, et il faut être « l'un des nôtres ») que l'activité du lecteur médecin est totalisante dans son humanisme (il faut aimer le sport, la beauté, les automobiles, la psychologie, les corps, l'ordre, l'ornement, la lecture – et l'écriture). Il est d'ailleurs emblématique que l'article spécialisé de médecine disparaît après une année de revue : alors que le corps humain, esthétisé et érotisé dans les reportages artistiques, disparaît des photos médicales comme dans cet amphithéâtre d'anatomie en mars 1933, ce n'est que dans la publicité pour les laboratoires Debat que demeurent des images crues d'expérimentation pharmaceutique.



ill. 17 : « Au Salon du nu photographique », *Art et Médecine*, mars 1933, p. 29.



ill. 18 : *Art et Médecine*, mars 1934, publicité (s. p.).

Se construit ainsi une figure mondaine du médecin¹², dont la qualité réside dans sa culture humaniste, comme le rapporte aussi l'*Esprit médical* :

¹² Elle a émergé à la fin du siècle précédent : voir Pierre Darmon, *La Vie quotidienne du médecin parisien en 1900*, Paris, Hachette, 1988, p. 271 et sqq.

L'expérience nous apprend qu'il n'est guère possible d'être un médecin complet sans avoir fait ses humanités. Cette culture indispensable aide et anime l'esprit d'observation qui est à la base de notre art. Elle nous prépare aux disciplines scientifiques auxquelles nous devons nous plier. Elle enrichit notre imagination, condition essentielle de la recherche expérimentale, et la tempère par le doute philosophique. Cet entraînement à un criticisme raisonné se répercute sur l'expression de notre pensée lorsque nous voulons la traduire par le langage et l'écriture. Ainsi s'expliquent l'éloquence à laquelle atteignent certains de nos confrères, la richesse et la virtuosité du style de certains autres. (Dr Gabriel Maurange, « Notre enquête sur la médecine et la littérature », *EM*, 28 avr. 1939)

Et alors que la récurrente comparaison avec le violon d'Ingres implique une pratique d'amateur, il n'en demeure pas moins que le peintre jouait si bien du violon qu'il intégra l'orchestre du Capitole de Toulouse. De même, un médecin littérateur peut toucher à la « virtuosité du style », car la profession développerait tout particulièrement des habiletés en matière de langage.

IV. Figures de médecins littérateurs

Les échanges entre médecins et écrivains sont sans cesse valorisés dans les revues médico-littéraires. Le critique André Thérive assure que parmi les « gens qui sont en santé provisoire, l'amour des médecins et de la médecine a quelque chose de noble et de désintéressé ». Tout amoureux des lettres se tournerait donc naturellement vers des amitiés médicales :

Quiconque en effet se pique d'esprit est fatalement amené à fréquenter plus de médecins que de malades. Sans y penser, je veux dire sans le faire exprès, j'en rencontre trois ou quatre par jour. Ce sont mes commensaux, mes amis, même lorsque ce sont mes confrères... Et, sans eux, ma vision du monde serait probablement changée, parce qu'ils répandent autour d'eux une méthode scientifique de voir les choses et une méthode artistique de juger l'homme. (« Les Médecins que j'ai connus », *AM*, mars 1933, 28)

Dans *Art et médecine*, les hommes de lettres ne cessent de valoriser la fréquentation des médecins, alors même que ceux-ci se présentent comme maîtrisant le verbe. André Maurois assure être revenu des « solides préjugés » contre la médecine : « "Que les Dieux immortels vous assistent et vous préservent du médecin maniaque !" Mais qu'il vous donne pour ami le médecin méthodique, affectueux, patient, qui reconnaît les liens de la science et de l'art, du diagnostic et de la sympathie : il n'en est pas de plus précieux » (« Les Médecins et moi », *AM*, mai 1933, 30). Loin d'être un handicap dans l'exercice de la profession, la sensibilité artistique est le gage d'une qualité médicale, comme le confie également l'écrivain Abel Bonnard, membre en 1935 de l'Académie Française :

Aucune ne donne autant d'ouvertures sur le fond de la nature humaine, pourvu que celui qui soigne les maladies ne reste pas pris dans le matérialisme des maladies. Aussi n'est-il pas de cas où la culture soit plus nécessaire, car elle empêche le médecin de ne voir dans l'homme que ses organes, ni plus précieuse, car elle complète et couronne une connaissance de l'homme d'autant plus solide qu'elle a sa base dans l'observation de toutes les misères de notre chair. (« Les Médecins que j'ai connus », *AM*, fév. 1935, 25)

Parce qu'il y aurait pléthore de médecins écrivains, le littérateur René de Laromiguière, fidèle collaborateur d'*Art et médecine*, tient pendant des années une chronique mensuelle intitulée « médecins littérateurs » :

Médecins-prosateurs ou poètes, philosophes, romanciers ou théoriciens de la thérapeutique, maints docteurs appartiennent à la grande famille des Lettres. C'est que les médecins ont beaucoup à dire. D'abord, au cours de longues études, ils ont absorbé le bon grain de la connaissance, et il n'est pas étonnant qu'ils produisent de précieuse farine. Mais surtout – qui ne le sait ? – personne autant qu'eux n'est en contact permanent avec la vie et la mort, personne n'est mieux à même de pénétrer les pensées, humbles ou magnifiques, ou parfois criminelles.

L'esprit, c'est entendu, souffle où il veut. Tout médecin n'est pas Balzac, Montaigne ou Mistral. Mais tout médecin qui prend la plume témoigne de ses fortes disciplines et, en outre, consciemment ou sans le vouloir, il laisse, dans le moindre de ses écrits, une trace de son inévitable tourment philosophique. (« Médecins littérateurs », *AM*, déc. 1930, 39)

La littérature représenterait ainsi une sorte de thérapie pour le médecin lui-même, lesté des lourdes expériences de son métier : de son témoignage, des « traces » qu'il laisse se dégageraient un enseignement indiscuté, pour autant qu'il émane d'une figure émérite.

En effet, si tous ceux qui prennent la plume laissent des « traces » dignes d'intérêt, il n'en demeure pas moins que certains sont, évidemment, plus doués que d'autres. C'est pourquoi Jean Maurienne tient dans *L'Esprit médical* une rubrique intitulée « Nos Maîtres », et qu'Octave Béliard dresse, tant dans *L'Esprit médical* que dans *Art et Médecine*, des portraits de médecins alliant art et profession : car « comme dit Duhamel : "Ceux qu'il faut rechercher et suivre, ce sont les grands, ces sont les hommes en qui l'étincelle est un vraie lumière, capable de dissiper, au moins un instant, nos ténèbres" » (J. Torlais, *EM*, 9 juin 1939, 1). Les revues construisent ainsi des figures idéales de médecins littérateurs, au talent inatteignable et mais qu'il faudrait cependant imiter : « La foule ne fait que marcher dans les sillons ouverts par les héros. C'est cependant un rôle déjà grand que d'y marcher droit, et de pratiquer en conscience cet art de la chirurgie, qui devrait revêtir d'un honneur singulier les hommes qui consacrent leur existence à rendre la santé », rappelle Jean-Louis Faure (*AM*, juin 1931, 10-12). Or il représente lui-même le médecin

amoureux des lettres, alors que son frère Elie Faure est devenu exclusivement écrivain après des études médicales, ce qui lui vaut d'être un « médecin qui a mal tourné » et un « aventurier lyrique ». Ces deux frères incarnent en quelque sorte l'idéal d'équilibre d'*Art et Médecine*, chacun prévalant dans son domaine :

Tu veux être écrivain ? me disait ma mère. Ce n'est pas une profession. Fais-toi médecin, et tu écriras pour ta récréation. » Toujours le malentendu ! Le caractère de l'écrivain vrai, comme Elie Faure – ou du vrai musicien, ou du vrai peintre – est d'être la proie d'un démon tyrannique ; il sera médecin si la nécessité le veut, avec bonne humeur, ou résignation, ou même avec un intérêt ardent ; mais sa grande affaire, sa vraie façon de se donner est de libérer sa pensée dans un verbe. Ecrire n'est pas sa récréation, mais son travail.

Jean-Louis Faure est un trop grand savant, un trop grand chirurgien, pour être réellement un écrivain conforme à cette définition. L'art qu'il aime passionnément et où il est le maître des maîtres, tout l'univers sait quel il est. Néanmoins, il a assez écrit pour prendre parmi les « Médecins de Lettres » [...]. Et je pense que tout orchestre eût souhaité d'offrir un pupitre à M. Ingres, ce grand génie de la peinture, qui d'ailleurs jouait très bien du violon. (O. Béliard, « Jean-Louis Faure », *AM*, jan. 1933, 42)

Reprenant l'idée défendue par Jean-Louis Faure que la chirurgie est un art, Béliard conclut que ce dernier est bien poète, mais parce que son implication professionnelle s'apparente à celle des bardes :

Il y a un poète en Jean-Louis Faure. Pas le rimeur de la salle de garde de Bicêtre, assurément, ni le fiancé madrigalisant. Mais l'opérateur fervent qui volontiers s'agenouillerait pour demander grâce, avant d'enfoncer l'acier au ventre sublime d'une femme endormie et qui s'isole pour mettre un baiser contrit sur le front glacé de celles que n'a pu sauver son intervention désespérée.

Ces médecins littérateurs, artistes même dans leur pratique médicale, sont érigés en *figures* exemplaires dans des portraits biographiques accompagnés de portraits photographiques – genre dans lequel excelle Octave Béliard : « Je m'efforce ici de faire des portraits, quelqu'un a même dit : des portraits *cliniques* ; et l'expression ne me déplaît pas » (« Jean-Louis Voudoyer », *AM*, juin 1935, 40).

Les personnalités sont la plupart du temps représentées en civil : le médecin apparaît ainsi comme un homme dont l'expertise transcende l'hôpital, à l'élégance toute mondaine. C'est une image tout aussi séduisante que souhaite transmettre *La Flamme* de l'homme à la blouse blanche :

Fi du médecin à la longue barbe, au lorgnon de travers, à la cravate mal ajustée, aux cheveux en bataille. Non mille fois non, le médecin est un homme, ai-je dit en début de cet article : ce n'est pas un être rébarbatif, tout poil et tout crin, épouvantail pour petites filles. Le médecin a un cœur, et ce cœur est un organe aussi utile qu'encombrant, ce cœur, vibrant, passionné, pitoyable, crédule, ce cœur est une proie toute prête pour ce sentiment très humain, où la raison et le raisonnement hélas ! ont

peu de prise : l'Amour... (Dr Jean Démétriadis, « Les Médecins poètes », *F*, déc. 1934, 5)

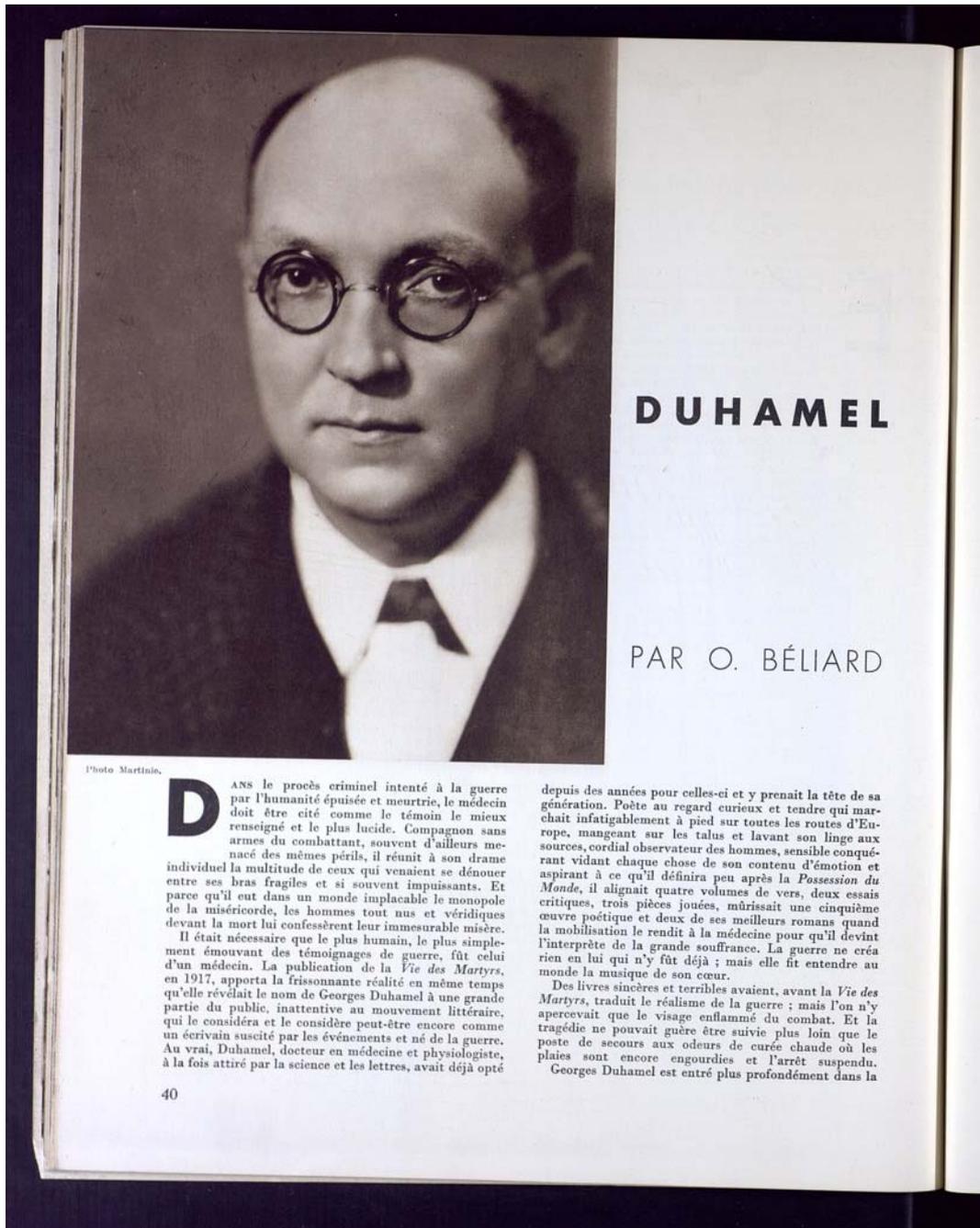


Photo Martialis.

DANS le procès criminel intenté à la guerre par l'humanité épuisée et meurtrie, le médecin doit être cité comme le témoin le mieux renseigné et le plus lucide. Compagnon sans armes du combattant, souvent d'ailleurs menacé des mêmes périls, il réunit à son drame individuel la multitude de ceux qui venaient se dénouer entre ses bras fragiles et si souvent impuissants. Et parce qu'il eut dans un monde implacable le monopole de la miséricorde, les hommes tout nus et véridiques devant la mort lui confessèrent leur immesurable misère. Il était nécessaire que le plus humain, le plus simplement émuant des témoignages de guerre, fût celui d'un médecin. La publication de la *Vie des Martyrs*, en 1917, apporta la frissonnante réalité en même temps qu'elle révélait le nom de Georges Duhamel à une grande partie du public, inattentive au mouvement littéraire, qui le considéra et le considéra peut-être encore comme un écrivain suscité par les événements et né de la guerre. Au vrai, Duhamel, docteur en médecine et physiologiste, à la fois attiré par la science et les lettres, avait déjà opté

depuis des années pour celles-ci et y prenait la tête de sa génération. Pasteur au regard curieux et tendre qui marchait infatigablement à pied sur toutes les routes d'Europe, mangeant sur les talus et lavant son linge aux sources, cordial observateur des hommes, sensible conquérant vidant chaque chose de son contenu d'émotion et aspirant à ce qu'il définirait peu après la *Possession du Monde*, il alignait quatre volumes de vers, deux essais critiques, trois pièces jouées, mûrissait une cinquième œuvre poétique et deux de ses meilleurs romans quand la mobilisation le rendit à la médecine pour qu'il devint l'interprète de la grande souffrance. La guerre ne créa rien en lui qui n'y fût déjà ; mais elle fit entendre au monde la musique de son cœur.

Des livres sincères et terribles avaient, avant la *Vie des Martyrs*, traduit le réalisme de la guerre ; mais l'on n'y apercevait que le visage enflammé du combat. Et la tragédie ne pouvait guère être suivie plus loin que le poste de secours aux odeurs de curée chaude où les plaies sont encore engourdies et l'arrêt suspendu.

Georges Duhamel est entré plus profondément dans la

ill. 19 : Octave Béliard, « Duhamel », *Art et médecine*, janvier 1932, p. 40.

Et à côté l'on trouve des portraits de médecins poètes, dont un certain Dr Rateau-Landreville bien élégant et un Dr Coquin, au visage timide mais au nom prometteur. Tout se passe comme s'il fallait prouver, par des figures en chair et en os, que l'alliance entre art et médecine était possible, qu'elle pouvait *s'incarner* bellement, en dépit de la « monstruosité » que représente l'alliance de la plume et du scalpel. En effet, les médecins littérateurs seraient un « phénomène bicéphale » :

Mais il y a bien des genres de bicéphale. Chez beaucoup de ces monstres, l'une des têtes est plus ou moins réduite à un bourgeon : ce sont des littérateurs qui ont une culture médicale, ou bien des médecins qui cherchent dans les Lettres un simple divertissement en marge d'une activité professionnelle prépondérante. Chez d'autres, les deux têtes sont à peu près également développées, mais plus ou moins indépendantes l'une de l'autre ou plus ou moins soudées. (O. Béliard, *EM*, 20 fév. 1934, 1)

Cependant, les figures de médecin, par le biais des portraits biographiques, constituent un panthéon des éminences capables de maintenir le précaire équilibre entre art et la médecine. Le Professeur Pierre Mauriac (frère de l'écrivain François) en est un exemple :

Il y a, dans l'ordre de l'intellectualité, j'oserais dire, des bi-andres de la pensée et, en quelque sorte, des esprits géminés. Pierre Mauriac est un de ces cerveaux à double puissance égale dont les manifestations vont de pair avec un parfait équilibre, comme dans une arène l'athlète aux belles formes héroïques guide de ses rênes tendues, droit et un pied sur chacune de leurs souples échines, deux coursiers pleins de fougue, mais qui s'avancent, splendides, dans un galop tout d'harmonie. Ce sont les humanités, intelligemment comprises et profondément assimilées dès les origines de l'instruction qui permettent cette beauté intellectuelle complète avec ce double pouvoir indissolublement allié de penser juste, d'imaginer sérieusement, de réfléchir profondément et de faire surgir la pensée générale hors de la gangue d'or pour en faire une expression universellement comprise et qui restera pour l'enseignement de tous. (Louis Dartigues, « Pierre Mauriac », *AM*, déc. 1931, 10)

Cette bicéphalie, qui risque de faire basculer le médecin littérateur du côté du monstrueux neurologique, est pourtant idéalisée esthétiquement, car cette figure double serait un « athlète » aux belles formes héroïques. Luc Durtain, poète et écrivain de voyage lorsqu'il n'est pas le Docteur Nepveu dans sa consultation d'ORL, apparaît aussi comme une figure puissante, sportive, domptant les deux chevaux que représentent l'art et la médecine :

L'initiation aux Sciences médicales qui sont, de toutes, les plus vivantes, les plus humaines, les plus favorables au développement de la sensibilité et de l'esprit, a contribué à révéler des écrivains de qualité. Mais la pratique d'une Médecine active est tellement peu conciliable avec le travail des Lettres qu'on les voit communément obligés de choisir une de ces carrières à l'exclusion de l'autre, et suivre leur plus

impérieuse vocation. Les plus timides, ne se résignant pas à cette solution radicale, sont des écrivains occasionnels ou des médecins au ralenti.

Mais il y a quelques hommes extraordinaires. Le bon colosse Luc Durtain, infatigable et méthodique, conduit Médecine et Littérature au même train, sportivement, comme les chevaux d'un bige. Ou à peu près. [...] Telle est, je crois, la physionomie de Luc Durtain dont l'originalité puissante vient de ce qu'il est, dans son œuvre comme dans la vie, un bicéphale, unissant à l'ingéniosité créatrice du poète les moyens d'information du clinicien. (O. Béliard, « Luc Durtain », *AM*, févr. 1932, 40-41)

Si Durtain écrit tôt le matin pour consacrer ensuite sa journée à ses patients, le préambule de *La Revue du Médecin* évoque le sacerdoce médical comme la « mobilisation » quotidienne d'un héros capable de s'adonner néanmoins à d'autres tâches :

Ainsi, notre ami médecin, quittant son cabinet, oublie les objets du culte, dès qu'il retrouve sa famille, ses amis, son existence d'homme. Il ouvre la fenêtre sur le monde extérieur ; il rentre dans la communauté ; il se démobilise. C'est à ce moment que notre revue se propose de lui rendre visite, de lui tenir compagnie. Nous échangerons nos idées, nos sentiments, nos désirs. Mais c'est nous qui gagnerons à cet échange ; puisque les médecins savent mieux mourir que nous, ils savent assurément mieux vivre » (Régis Gignoux, « Entre nous », *La Revue du Médecin*, oct. 1929, 22).

Discipline militaire donc pour ceux qui domptent, exemplairement, Art et Médecine.

V. Conservatisme poétique

Mais il y a comme une surenchère dans la bicéphalie : c'est lorsque la pratique littéraire du médecin est d'ordre poétique. Certes, les revues médico-littéraires témoignent d'un vif intérêt pour la poésie. Tandis que *L'Archer* publie en juin 1936 une « enquête sur la poésie dans le monde contemporain » à laquelle ont répondu Géraldy, Valéry ou Duhamel, elles publient toutes régulièrement des vers (c'est dans *La Revue du Médecin* que paraît « Le Bain » de Paul en avril 1930) et organisent des concours (*La Flamme* publie notamment dès 1933 « Le meilleur poème du mois » de ses lecteurs médecins).

Pourtant, « le médecin-poète est suspect », selon le Dr Jean Montagne : « À sa vue s'éveillent une ironie facile, des sourires condescendants, on se demande lequel est le moins sérieux, du transfuge d'Hippocrate ou du joueur de luth occasionnel... » (*EM*, 9 déc. 1938, 1). Mais le Dr Démétriadis d'Alexandrie voudrait convenir que « parmi ceux qui se sont voués au noble sacerdoce d'Esculape, il doit y en avoir qui ont reçu ce don [de la poésie] en naissant. C'est pourquoi je vous demande de ne plus vous étonner si vous entendez dire qu'il existe, de par le monde, des médecins

poètes » (« Les Médecins-poètes », *F*, déc. 1934, 2). Mais un médecin poète n'est-il pas un mauvais médecin ?

Ne perd-il pas son temps, en rêveries stériles, au détriment de ses vrais malades ?

- Non, pas du tout. [...] Pour peu qu'il ait l'oreille musicale et qu'il n'ait pas besoin de compter sur ses doigts les pieds des hexamètres, le médecin se trouve bientôt en relations d'intimité avec la poésie. Au point que celle-ci lui devient indispensable, comme le pain quotidien. Elle l'aide à comprendre, à supporter la vie, et, par la même occasion, à mieux comprendre et à mieux supporter ses malades. (J. Montagne, *EM*, 9 décembre 1938, 1)

Si le médecin poète devient un meilleur praticien, c'est que « par le rythme et la rime qu'elle impose, la poésie traditionnelle maintient l'expression de la pensée dans une salutaire discipline ». Il y aurait donc un bénéfice intellectuel, répercuté sur la clinique, dans la pratique poétique, qui apparaît comme une béquille existentielle.

Démétriadis se demande alors quel est le contenu de l'œuvre poétique des médecins :

[...] si le médecin poète ne parlait que médecine, ses œuvres, accessibles à un petit cercle d'initiés, ne pourraient jamais atteindre le grand public. Heureusement pour lui, et pour ses lecteurs éventuels, le médecin s'évade toujours de son cadre professionnel ; il brise l'armature qui le tient enfermé dans ce domaine exclusif. Heureusement que le médecin est un homme, et quel homme ! (« Les Médecins poètes », *F*, 5)

Sensible, ouvert au monde, le médecin ne se contente donc plus de poésie scientifique, comme l'assure J. Montagne : « Que nos bons confrères et que nos clients se rassurent : nous n'irons pas jusqu'à écrire des ordonnances en alexandrins. » C'est pourquoi les médecins seront les égaux des poètes, toujours selon Démétriadis :

[...] tous les genres littéraires sont représentés, depuis le classique et aristocratique sonnet à la facture difficile, jusqu'au vers libre à l'allure échevelée, en passant par l'imposant alexandrin et anacréontique octosyllabe.

D'une culture classique forte (du moins ceux des générations antérieures), imprégnés de grec et de latin, habitués aux spéculations de l'esprit, observateurs professionnels, analystes pénétrants aussi bien que synthétistes concis, les médecins, plus que les écrivains sortis d'on ne sait où, feront d'admirables poètes [...]. (« Les Médecins poètes », *F*, 5)

Comme en témoigne le sonnet du violon d'Ingres, il est frappant que l'écriture poétique médicale parle en réalité très rarement de médecine, et le fait surtout dans

un néoromantisme et un conservatisme formel ouvertement revendiqué dans toutes les revues, notamment par Montagne dans *L'Esprit médical* :

Voici : sans voir tout à fait cet étrange médecin-poète sous les traits du « vaticinant erratique » bien connu, à la chevelure opulente de désordonnée, nous le tenons, certes, pour un évadé. Mais c'est un évadé clairvoyant, sorti des ombres de sa vie quotidienne, et qui apporte dans ses écrits, la logique rigoureuse de sa formation.

C'est pourquoi notre homme sera, généralement, peu friand de certaine poésie d'avant-garde, dite « libre », mais qui, à force d'être libre, ne sait plus très bien où elle va, ni ce qu'elle veut dire. Ses préférences iront, tout naturellement, sinon à la poésie romantique ou parnassienne, du moins à celle de cette Ecole romane, traditionnelle, et de si bon aloi, dont parlait excellemment, il y a peu de temps, M. Marcel Prévost, à propos de la mort du poète Raymond de la Tailhède.

Respectueux du nombre, du rythme et de la rime, voilà en effet, nous semble-t-il, ce que doit être, selon ses affinités essentielles, le médecin-poète d'aujourd'hui.

Logique. Ordre. Clarté. Simplicité surtout, tels sont les humbles et solides tributs que le médecin peut apporter à l'autel de sa déesse préférée. Il écrira des poèmes qui se tiennent droit, sonnent clair et signifie quelque chose. (9 déc. 1938)

Alors que la poésie médicale est révolue (hors de question de composer des ordonnances rimées), le style du médecin s'inspirera toutefois de Mauréas et de Maurras. « Naturellement » rétrograde, elle souhaite dénigrer les explorations formelles avant-gardistes et privilégier la « vieille poésie française, aux strophes solides, aux rythmes bien timbrés, aux idées claires, saine et forte, la seule vraie, parce que la seule vraiment humaine » (*F*, oct. 1933, 2).

Les revues médico-littéraires ne cessent ainsi de s'opposer aux avant-gardes, à leur « charabia qui n'est ni vers ni prose, des versets plus ou moins assonancés dont la forme hirsute s'aggrave d'une obscurité malade du fond » (G. Trézel, « Réflexions sur la poésie », *F*, mai 1935, 1). Au contraire, le style du médecin sera classique :

Son style est clair, sobre, direct, peut-être pas très « littéraire » et néglige les recherches d'originalité formelle, apanage surtout de ceux qui n'ont pas grand'chose à dire et qui tirent uniquement de leur propre fond, plutôt que de la Vie, tous leurs sujets et toutes leurs inspirations ; mais, en revanche, il traduit pleinement sa pensée, une pensée dense, saine et directement humaine. (R. Groc, « Le médecin et le genre des "maximes" », *EM*, 10 févr. 1939, 1)

Le style devrait être percutant, car l'écriture clinique oblige « à la concision et à la vérité nue, immédiatement vérifiable par l'examen direct ou le laboratoire. Excellent et impitoyable apprentissage pour s'habituer à n'écrire que ce qui vaut la peine d'être écrit ».

Les œuvres des médecins-poètes seront donc intelligibles. Elles se doivent même d'être populaires, à vocation sociale selon Germain Trézel, qui s'en prend notamment à Paul Valéry :

Valéry, Mallarmé, poètes pour des poètes ! Eh ! Oui ! mais le poète est-il vraiment fait seulement pour les poètes ? Non ! Je le répète, le poète est un être *sociable* qui doit par conséquent s'adapter au milieu dans lequel il vit s'il veut faire œuvre utile.

Valéry et ses disciples sont des mathématiciens de la poésie, or, nous n'avons que faire de la mathématique en poésie. La poésie est essentiellement populaire. Venue du peuple, elle doit rester dans le peuple, être sa chose. Le poète ne doit pas être un *esthéticien*, pur mais un prêtre, « mis au centre de tout comme un écho sonore », un prêtre auprès duquel tous les cœurs douloureux doivent pouvoir se réfugier et trouver les mots consolateurs. [...] L'hermétisme se meurt comme sont morts les modes littéraires en l'honneur il n'y a pas longtemps, ces modes qui portaient des noms aussi bizarres que leur expression : *sincérisme*, *subjectivisme*, *druidisme*, *futurisme*, *unanisme*, *cubisme*, *dadaïsme*. La persistance de ces *barbarismes* aurait entraîné la mort de toute vraie poésie. (« Réflexions sur la poésie », *F*, mai 1935, 2-3)

Évoquant précisément la figure de Germain Trézel, Octave Béliard signale à quel point ce médecin lyonnais « paraît n'avoir pas vu ou n'avoir pas voulu voir le mouvement poétique contemporain » (*EM*, 20 déc. 1933), et ce à l'instar de la grande majorité des contributeurs publiant dans ces revues de l'Entre-deux-guerres. Celles-ci ont ainsi assumé le « credo poétique » de Tancrède de Visan, selon lequel « les partisans du vers régulier auront toujours raison » (*F*, avril 1938).

VI. Conclusion : les revues médico-littéraires face à la guerre

Si la plupart des parutions médico-littéraires des années 1930 défendent un formalisme esthétique, l'on retrouve un conservatisme semblable dans le domaine moral. Le médecin serait en effet « conservateur par nature », selon Démétriadis : « rempart de l'ordre social établi, depuis des siècles, [il] chantera dans ses vers ce qui caractérise le mieux cet ordre : la Famille, la Patrie. Il verra en elles un symbole de la perpétuité de la Race, il exaltera la Femme comme épouse et comme mère ; il magnifiera l'Enfance, il conseillera, enfin, le respect aux parents et aux traditions » (« Les médecins poètes », *F*, déc. 1934, 5). Sur le plan politique, si *La Flamme* témoigne de son inquiétude face à la « poussée nietzschéenne des barbares blonds » (janvier 1935), c'est en décembre 1940 une photo du Maréchal Pétain qui occupe la première page, souhaitant la « résurrection de la Patrie française » : « Ne sommes-nous pas tout proches du Paysan si cher au Maréchal, Sauveur de la Patrie, et n'est-ce pas du même mot, du mot "culture" que nous nous servons pour désigner à la fois nos moyens et nos buts, nos méthodes et nos aboutissements ? », s'exclame désormais Giuliani. Sa revue devient par ailleurs au fil de la guerre de moins en

moins médico-poétique, et de plus en plus un annuaire de spectacle et un recueil d'articles mondains.

Ce devenir mondain, évitant d'aborder les questions politiques contemporaines, est caractéristiques des rares revues qui résistent au déclenchement de la guerre en 1939. Ainsi, *L'Esprit médical* diversifie aussi ses rubriques de moins en moins littéraires : et s'il survit pendant les années d'occupation, c'est grâce à une publicité pharmaceutique acharnée et avec quelques allusions défendant en 1941 le numerus clausus imposé en médecine aux étudiants juifs. *L'Archer*, fidèle à son titre, tient la barre contre l'ennemi et continue à « écrire français, dans tous les sens de l'expression ». La plupart des articles deviennent à tonalité guerrière, défendant la culture au moment où « la Civilisation est en jeu » (juillet-août-septembre 1940) : « Plus que jamais il faut lire. Pour oublier et pour s'enrichir, pour se distraire et pour s'élever. Les éditeurs s'adaptent à cette nécessité et, en dépit des difficultés, reprennent leur effort courageux. Les droits de l'esprit sont sauvegardés ». Mais la revue de Voivenel ne survivra pas non plus à la guerre, qui emporte avec elle la plupart des parutions.

Les revues médico-littéraires témoignent ainsi d'un élan éditorial frénétique en France pendant l'Entre-deux-guerres : entre le traumatisme des tranchées, où a exercé la plupart des médecins éditeurs, et l'abîme de la Seconde, elles ont voulu valoriser une pratique littéraire des médecins que la modernité, tant littéraire que scientifique, stigmatise. Elles représentent ainsi un lieu de rencontre entre plumes et scalpels demeuré inédit de par l'ampleur du réseau tissé entre médecins et poètes et l'idéal voulant que « dans chaque médecin, il y a un poète qui sommeille » (Dr Emile Roudié, « Les médecins et le théâtre en vers », *EM*, 12 mai 1939, 1).

Ouvrages cités

(AM) *Art et médecine : revue mensuelle réservée au corps médical*, directeur : François Debat, Paris, [s.n.], 1930-1936. Devient *La Revue du médecin: revue mensuelle réservée au corps médical*, N° 1 (septembre 1936)-n° 7 (mars 1938), Paris : [s.n.], 1936-1938. Redevient *Art et médecine : revue mensuelle réservée au corps médical*, Octobre 1938-mars 1939, Paris: [s.n.], 1938-1939.

(CM) *La Chronique médicale : revue bi-mensuelle [puis: mensuelle; puis: bimestrielle] de médecine scientifique [puis: historique], littéraire & anecdotique*, Paris, Chronique médicale, 1894-1938.

(EM) *L'Esprit médical : artistique et littéraire*, directeur : Henri Drouin, 1^{re} année, n° 1 (octobre 1929)-16^e année, n° 336 (août 1944), Paris : [s.n.], 1929-1944, 16 vol. Le sous-titre varie : "médical, scientifique, artistique, littéraire et professionnel"; "organe de doctrine et de défense professionnelle". Périodicité : bimensuel ; mensuel. Connaît une traduction espagnole : *El Espiritu médico*, Henri Douin (directeur), Adolphe de Falgairolle (rédacteur en chef), edición hispano-americana de L'Esprit médical français, Año 1, no 1 (15 abril 1940 ?), Paris, 31 rue Bergère, Imprimeries parisiennes réunies, [s.n], 1940.

(Épi.) *Épidaure artistique et littéraire. Revue bi-mensuelle extra-médicale [puis Organe du Groupement des médecins, artistes et littérateurs, auteurs : Groupement des médecins, artistes et*

littérateurs, févr. 1914 (n° 1) jusqu'à juin 1914 (n° 4) ; sept. 1922-juil. 1923 nov. 1927-mai 1929 ; 1914, 1928, inc., Lyon : [s.n.?]. Éléments repris par : *La Flamme. Poésie, littérature, critique*.

(F) *La Flamme, ex-Épidaure, médicale, littéraire, artistique*, organe de la Société des médecins littérateurs et amis des lettres, Directeur : Dr Giuliani (Germain Trézel) ; rédacteur en chef : Charles Vaudoux, déc. 1934 jusqu'à la fin juil. 1939. 25 déc. 1940/10 janv. 1941- juil./août 1944.

Cahiers de marottes et violons d'Ingres, Club médical des chercheurs et des curieux (Paris), Paris : [s.n.], 1939-1971.

Darmon Pierre, *La Vie quotidienne du médecin parisien en 1900*, Hachette, 1988.

Debat François, *Essai sur la question sociale de l'après-guerre*, [s.n.], décembre 1940.

Debat François, *Titres, travaux scientifiques et activités médico-sociales du Docteur François Debat*, [s.n.], 1956.

Giuliani Joseph, *Anthologie des médecins-poètes contemporains*. Lyon : Éditions d'Épidaure 1930.

Glanes d'Esculape : Anthologie Littéraire du Corps Médical, t. 1, Nice, Édition de la Revue des Indépendants, 1933.

L'Archer, directeur : Paul Voivenel, [s.n.] (Toulouse), 1929-1940.

Le Courrier d'Épidaure : revue médico-littéraire paraissant dix fois par an, [s.n.] (Paris), 1934-1949.

Lestrade Cécile, *Un médecin et son époque : vie et œuvre du docteur Paul Voivenel (1880-1975)*, thèse pour le diplôme de docteur en médecine, Université Paul Sabatier-Toulouse, 1998.

(RM) *La Revue du Médecin : revue mensuelle réservée au corps médical*, dir. François Debat, Paris, 1929-1930.

UMFIA : revue officielle de l'Union médicale franco-ibéro-américaine, réd. Dr J. Cambiès ; devient *UMFIA : revue de l'Union médicale latine...* [1963-1972]. Variante(s) historique(s) du titre : *UMFIA ou Union médicale latine*, janv./févr. 1925 [I, n° 1]- , Paris : *Union médicale franco-ibéro-américaine*, 1925-1972.